

De quoi atténuer sa méfiance. Et il se laisse donc conduire dans une villa de Fontenay-le-Vicomte, en banlieue, dont il ne ressortira pas vivant. Les rares témoins, Figon et Azzémouri (Brahim Aït El-Kadi), un étudiant marocain, disparaîtront à leur tour dans des assassinats maquillés en suicides. Les commanditaires présumés succomberont à des morts violentes. Les comparses comparaitront devant un simulacre de tribunal, en attendant une révision du procès à la lumière de la levée des "secrets défense". Quand on

pourra enfin y accéder, des deux côtés de la Méditerranée, ils se révéleront désespérément vides. Le ménage avait été fait.

À plus d'un titre, la réalisation de ce film était une gageure. D'autant que Serge Le Péron et son collaborateur Saïd Smili ont opté pour une fiction vraisemblable avec toutes les rigueurs d'un documentaire. L'honnêteté et la sobriété de l'ensemble sont tout à fait dignes d'estime et, dans ses meilleurs moments, la démarche rappelle certaines reconstitutions de Francesco Rosi. ◀

Le petit lieutenant

Film français de Xavier Beauvois

▶ Bien classé à sa sortie de l'École de police, Antoine Derouère (Jalil Lespert, impeccable bon garçon), enfant du Nord, choisit l'éloignement des siens et les perspectives d'une carrière pépère, pour rejoindre, à Paris, le groupe "crim", à la deuxième division de la police judiciaire. Il pense qu'il pourra plus

rapidement assurer son avenir. Sa nature avenante et son enthousiasme de débutant l'intègrent, à l'aise, dans une petite équipe soudée, quelles que soient les différences de personnalités, autour de Caroline Vaudière. Une femme flic qui force le respect, malgré ou à cause d'un passé dont elle n'a pas

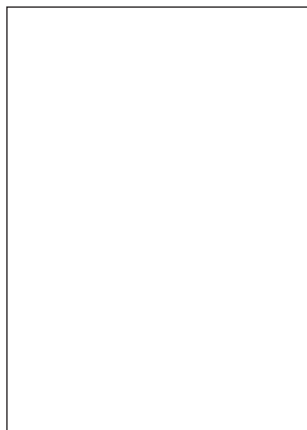
effacé toutes les fêlures. Nathalie Baye, plus sensible que jamais, rend perceptible cette empreinte, peut-être indélébile, des échecs et des drames familiaux qui l'ont poussée, un temps, à sombrer dans l'alcoolisme.

Au premier abord, on pourrait penser que cette investigation dans l'univers policier, affaires courantes et tracas intimes, se différencie assez peu des multiples séries dont les chaînes de télé sont prodigues. Même équipe contrastée, allant du presque héros au presque salaud (actes de bravoure et invectives racistes), bon copain irréprochable qui commettra la gaffe (ou la bavure) irréparable (Antoine Chappay, toujours surprenant sans jamais tomber dans le superflu), Maghrébin méritant, fournissant le quota d'assimilé (Roschdy Zem en Solo, toujours capable par sa force de persuasion et son discours décomplexé, d'échapper au rôle d'alibi), grand patron, élégant, racé, blanchi sous le harnois et magnanime (Jacques Perrin, modèle du genre). Quant à ceux d'en face, les crapules à mettre hors d'état de nuire, les complices et les victimes, presque tous recrutés dans la proximité de l'action et du tournage, ils confèrent à l'ensemble un réalisme confondant. D'où vient alors cette impression d'un film neuf, fouillé et qui tombe à pic ?

Question toute factuelle d'abord de durée et de moyens pour la précision du reportage et de l'enquête. On n'est pas dans la précipitation, le sensationnalisme bâclé et le cumul à peu de frais qu'exige l'épisode de 52 minutes d'un polar

télévisé, calibré, formaté... et économe.* On se donne le temps de raconter et de boucler une histoire qui n'aura pas de suite à la petite semaine. Les personnages ont une durée de vie définitive et doivent totalement se révéler. Ce qui n'exclut pas les interrogations, les variations, les questions sans réponses et les troublantes zones d'ombre.

Opportunité, ensuite, d'un film qui tombe à pic. Xavier Beauvois explique, sans avoir à se justifier, qu'il se situe, scénographiquement et psychologiquement du côté des



flics. Dans le contexte actuel où les stigmatisations vont bon train et où la police n'a pas bonne presse, c'est un parti pris risqué. Non que le parcours initiatique (et tragique) de son "petit lieutenant" s'inscrive dans une galerie de justiciers sans tâches, de surhommes ou d'anges gardiens, il estime tout simplement mettre en scène des hommes normaux, peut-être globalement plus normaux que dans d'autres corps de métiers, mais n'échappant pas "à l'odeur d'une société" et à l'osmose avec un monde qui va mal. Un monde qui leur fait affronter quotidiennement le crime le plus abject, le spectacle insoutenable de l'autopsie, le risque d'y laisser leur peau ou leur ménage des espaces dangereux de "délinquance légale". ◀

* Qu'on ne voie pas là une condamnation sans appel de séries de type *PJ*, dont nous sommes plutôt friands et qui pratiquent souvent des incursions courageuses dans les faits de société et d'actualité.

Vento di terra

Film italien de Vincenzo Marra

► Ce vent souffle, en insidieuse tempête, d'une terre inconnue, occultée, invisible. Un quartier pauvre de Secondigliano dans la banlieue napolitaine. Tumeur maligne, point névralgique qu'on ne prend pas la peine de soigner, comme s'il n'était qu'un cas particulier et isolé, alors qu'il recèle

et révèle des maux universels. Enzo, dix-huit ans, vit en famille dans un grand ensemble assez délabré et dans un état voisin du dénuement. Rien d'exceptionnel en somme. Dans le courant des années quatre-vingt-dix, où se situe le film, ils sont un million d'habitants, rien que pour la

grande métropole du Sud, à se débattre et à s'abîmer dans les mêmes difficultés.

Le père sort exténué de l'usine et de l'existence (il ne va pas tarder à disparaître), la mère, rivée à sa machine à coudre, s'use dans des travaux à domicile, bien peu rémunérateurs, pour faire au moins "bouillir la marmite", la sœur est au chômage depuis quelques mois et sera bientôt la proie d'un oncle indélicat, l'huissier menace d'un arrêté d'expulsion... et pourtant loin des HLM lépreux et de leurs habitants sinistrés, on affirme que l'Italie est prospère et que les Italiens sont heureux!

Enzo, promu chef de famille, va tenter par tous les moyens d'échapper à la fatalité prolétaire. Il s'essaye malencontreusement à la délinquance, mais revient vite de son erreur. Il n'a plus d'autre alternative que de s'engager dans l'armée. Direction le Kosovo et sa force d'interposition. Avec ce deuxième long métrage, réalisé près de cinq ans après l'étonnant *Tornando a casa* qui racontait, avec une vérité saisissante, les déboires d'un petit patron pêcheur et de son équipe (voir *H&M*, n° 1249), l'auteur reste fidèle à ses choix humanistes et artistiques.

Sa nouvelle chronique, resserrée autour d'un adolescent et ses proches, s'inscrit plus largement dans une réalité enfouie, dérangeante, voire décourageante, d'une large part de la société italienne. Celle d'un tiers-monde de l'intérieur, auquel le cinéma national, à l'instar des politiques, des élites et